

Kamala Markandaya Le Grand Barrage

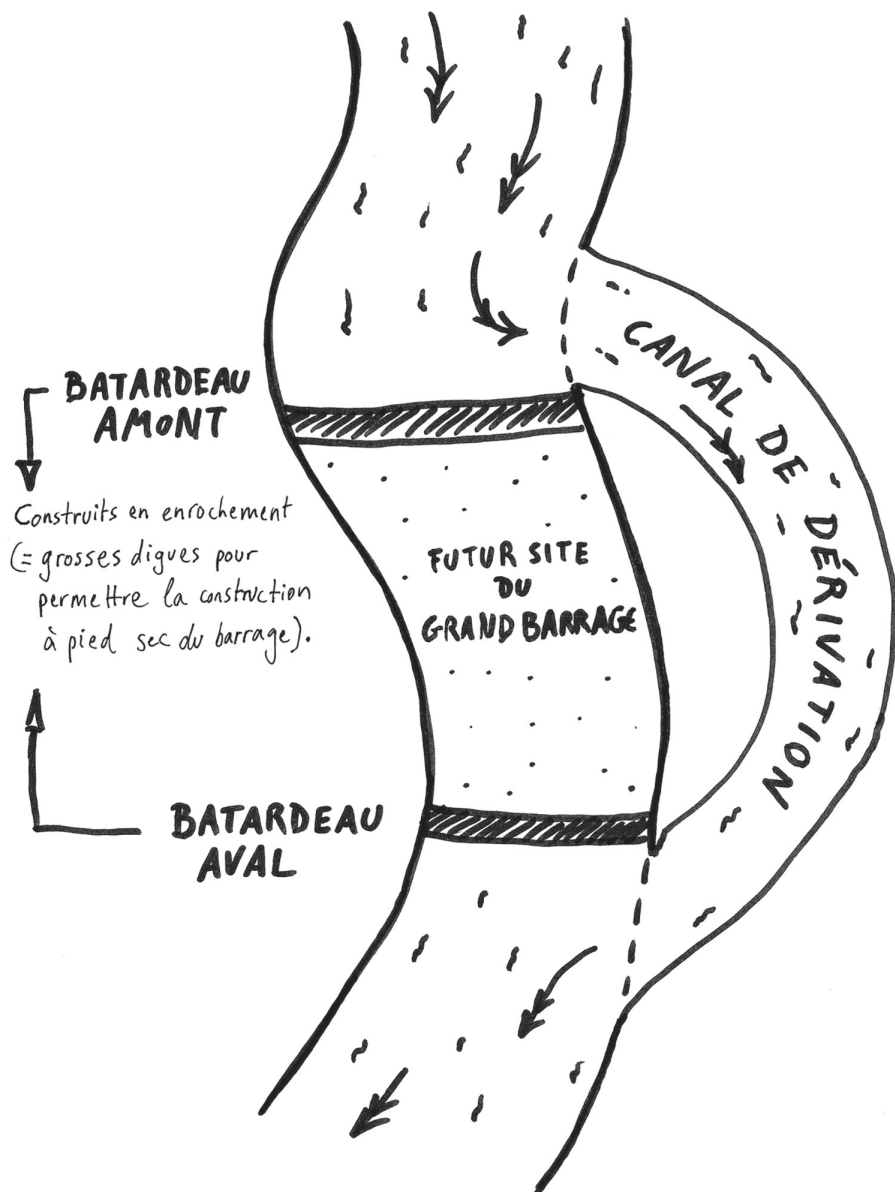
Roman traduit de l'anglais par Christine Raguet



ZOE

LE GRAND BARRAGE

LE CHANTIER DU BARRAGE



KAMALA MARKANDAYA

LE GRAND BARRAGE

Roman traduit de l'anglais (Inde)
par Christine Raguet

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient le Fonds culturel Sud
pour son soutien à la publication de ce livre.*

La traductrice remercie Moya, Nicole,
Patrick, Pierre, René et Vidya
pour leurs conseils et leur relecture.

Titre original: The Coffe Dams © 2012 Kim Oliver

Pour la traduction française: © Éditions Zoé
46 chemin de la Mousse,
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2022
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Notter + Vigne
Illustration de couverture: © Artindia, 2021

Schéma du chantier: © Éditions Zoé, 2022

ISBN: 978-2-88907-011-4

ISBN EPUB: 978-2-88907-012-1

ISBN PDFWEB: 978-2-88907-013-8

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de
la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

1

C'était une ville d'hommes. Une création des entrepreneurs, à portée de voix du chantier. Pour célibataires et ceux qui l'étaient quasiment, puisqu'ils étaient à plus d'un jour de marche de leurs villages et de leurs femmes. Il y avait un club où l'on servait du café, un stand de boissons non alcoolisées et une baraque en tôle où étaient projetés les films que la société de production cinématographique de Madras envoyait par camion. Il y avait aussi ces longs bâtiments alignés les uns derrière les autres, semblables aux casernements d'autrefois, où habitaient les ouvriers. Les *Clinton Lines*, les « Lignes Clinton », c'est ainsi qu'ils les appelaient. Il fallut un moment à Clinton avant qu'il le découvre, parce qu'il avait bien trop peu de contacts avec ceux qui travaillaient pour lui. Quand cette information lui parvint, il en fut confusément flatté : elle réveillait en lui des noms de casernes et de places oubliées, des appellations telles *Clive Lines* et *Wellesley Lines*, qui lui avaient été affreusement familières pendant la guerre, mais qui étaient désormais voilées de cette splendeur nostalgique, évoquant les aventures illustres qu'elles commémoraient.

Il avait détesté la guerre, comme tout le monde, mais elle avait été tout particulièrement détestable pour lui, un bâtisseur, un homme tirant ses satisfactions de constructions prévues pour durer ; il avait conçu un terrible dégoût pour ce travail de destruction qu'on lui présentait comme une coupe de ciguë. Elle ne l'avait pas détruit, cette guerre : il s'en était sorti sain et sauf, mais elle l'avait déchiré de bien des façons dont il avait à peine conscience. À la fin, il était rentré au pays dès qu'il avait pu, tournant le dos avec soulagement aux colonies incompetentes et à cette kyrielle de minables petits bastions de l'Empire où il avait été appelé à servir. Là, il avait trouvé une pagaille archaïque qui offensait ce qu'il y avait de plus vulnérable en lui, son sens de l'ordre et de l'efficacité ; c'est là qu'il avait appris à élever la voix envers les autochtones et à goûter aux saveurs piquantes du dédain.

Durant ces années de guerre, quand il était jeune et plein de colère, il avait résolument promis aux populations locales affolées qu'il les ferait entrer dans le xx^e siècle, qu'elles le veuillent ou non, par le fond de leurs culottes s'il le fallait. Mais ce n'était pas son boulot, ses intérêts étaient ailleurs. Il repartit en Angleterre, oublia la guerre, reprit avec enthousiasme le travail qu'il avait interrompu, fonda cette société dont les ramifications étaient devenues internationales. Certains le voyaient comme un homme possédant à la fois de la fortune et des biens, on le vénérât pour sa réussite, conformément au culte en vigueur. Tout cela ne voulait rien dire pour Clinton. Il avait comme seule image de lui-même celle d'un bâtisseur, un homme dont les compétences techniques maîtrisées à la perfection pouvaient transformer en réalisations concrètes les conceptions qu'il avait du béton et de l'acier. Toutefois, l'objet ou le lieu vers lequel le menait la quête de ces réalisations lui était devenu indifférent.

Bâtitteur. Ce mot lui traversait l'esprit, faisant naître un intense et agréable plaisir, quand il longea d'un pas alerte la zone habitée pour rejoindre le chantier animé ; il ne voyait pas la profusion d'hommes et de machines, mais uniquement ce qu'il avait imaginé : le barrage qui allait s'élever à cet endroit précis, exactement comme il l'avait prévu. Le Grand Barrage, c'est ainsi qu'il avait fini par être nommé, non par lui qui était trop absorbé par le travail en cours pour les inflations langagières, mais par les habitants du Maidan et du Malnad, les gens des plaines et des régions montagneuses, qui avaient observé avec une certaine crainte la naissance précipitée d'une ville en pleine jungle.

C'était presque une petite ville industrielle, creusée et dégagée à l'explosif dans le flanc de la montagne. Clinton avait envoyé Mackendrick, son associé, présider à sa création, l'édification impérative d'une base à partir de laquelle tout le projet principal pourrait se développer. Lui, qui n'était pas davantage que Clinton un homme enclin aux excès, s'était juré d'y parvenir, alors qu'il survolait à bord d'un hélicoptère le site dont il ne percevait rien d'autre qu'une impénétrable étendue verte. Néanmoins, la ville avait été réalisée, exactement dans les délais convenus. À la fin de la première année, on avait réuni toute la main-d'œuvre, les voies d'accès avaient été relevées, les lignes de communication établies, une route avait été taillée dans la colline escarpée depuis le chantier jusqu'au camp de base pour les poids lourds qui transportaient matériel et approvisionnement. À la fin de la deuxième année, les installations de surface étaient en place : ateliers et bâtiments d'usinage, aires de chargement et de déchargement, hangars d'entretien des véhicules, logements des ouvriers, bungalows des ingénieurs, bâtiments d'activités de loisirs, château d'eau, station de filtration des eaux et de fabrication de glace, station de pompage et centrale électrique :

une fois le squelette prêt, même si tout n'était pas raccordé et en état de fonctionnement, voilà que ce grand cœur commençait à battre.

C'était un cœur puissant, d'une puissance à la hauteur d'un projet ambitieux par son envergure et sa nature : un projet tourné vers les besoins des hommes des siècles futurs. Il prévoyait d'adapter à ses exigences cette rivière turbulente qui prenait sa source dans les lacs et les vallées des plateaux du Sud de l'Inde et qui, après avoir traversé les gorges inaccessibles et les jungles des hautes terres, précipitait ses flots jusqu'aux plaines avec une prodigalité sans retenue.

Les gens qui vivaient auprès de ses eaux lui étaient reconnaissants, mais prudents. Ils se la conciliaient par des sacrifices et des cérémonies, tout en renforçant les berges avec de l'argile quand le niveau montait. Parfois, quand les pluies faisaient défaut, il n'y avait plus qu'un mince filet d'eau qui ne parvenait même pas jusqu'aux canaux d'irrigation les moins profonds de leurs champs desséchés. D'autres fois, leurs terres étaient inondées : ils voyaient leurs récoltes noyées sous des lacs qui s'étendaient à l'infini, leurs huttes en torchis se dissoudre pour ne plus former qu'une grumeleuse soupe marron, puis se faire emporter par les eaux. Dans les deux cas, ils rendaient grâce à Dieu, jamais ne le blâmaient. C'était leur destin.

Les planificateurs de l'Inde nouvelle, indépendante, flanqués de leurs conseillers techniques, avaient exposé tout cela avec passion. Clinton écoutait avec une lassitude profonde. Elle ne l'intéressait pas vraiment, cette ennuyeuse histoire de paysannerie infortunée. Il sirotait son whisky, avait chaud malgré la climatisation de l'hôtel Bharat, et espérait trouver un moyen d'échapper à ces préliminaires larmoyants. Puis ce fut terminé. Ils passèrent des malheurs des habitants à la discussion du projet. Clinton redescendit

sur terre, brusquement, décontenançant de nouveau ses visiteurs; et tout à coup, ils parlaient le même langage.

Par la suite, Clinton devait avouer – comme Mackendrick l'avait d'ailleurs remarqué – qu'il avait été à deux doigts de sortir, de refuser ne serait-ce que d'envisager de répondre à cet appel d'offres. Mackendrick n'en aurait pas été fâché. Il n'avait nulle envie de se lancer là-dedans, le projet lui avait paru trop complexe, non pas en termes de construction, mais à cause des multiples problèmes financiers, politiques et de prestige qui le rendaient à ses yeux aussi fragile qu'une coquille d'œuf. En outre, il savait que c'était précisément le genre de difficultés dont Clinton ne se préoccuperait jamais personnellement. Il avancerait le boulot et laisserait son associé défaire les nœuds au cours de longues sessions ingrates à Delhi ou Madras.

«Laisse donc les Russkoffs le faire, dit-il à Clinton. Ils ont l'air d'y tenir – et au diable la propagande. Ou les Américains ou les Suédois. Eux aussi peuvent bien se prendre les coups, Dieu sait qu'il n'y aura aucun remerciement. Il n'y en a jamais.»

Or quelque chose à propos de ce projet avait commencé à échauffer Clinton. En partie parce qu'il allait s'agir d'éprouver les forces en jeu: les siennes, celles de ses employés, leurs forces conjointes pour faire face aux formidables risques naturels auxquels cette opération était exposée. En partie parce que d'autres le convoitaient. Ce pays était rempli d'étrangers: Américains, Allemands de l'Ouest, Russes avec leur tout récent triomphe à Assouan, une gigantesque entreprise couronnée de succès qui avait consisté à dompter le Nil, les Néerlandais avec cet ancestral savoir en matière de construction de digues à leur actif – la magnifique réussite du Zuiderzee et du plan Delta de protection contre la mer – tous, à un degré plus ou moins grand, cherchaient à s'implanter sur un sous-continent en

pleine expansion au vaste potentiel commercial. Ces deux aspects de la lutte pour le pouvoir exaltaient Clinton. Il était déterminé à faire une soumission, à remporter le contrat et à gagner le dernier tour dans cette rude bataille menée en toute courtoisie dans les capitales et âprement rapportée dans les longues notes de service qui remplissaient les valises diplomatiques. Finalement, il entraîna son associé avec lui. L'un après l'autre, les problèmes qui paraissaient non négociables furent résolus, calmement, à des milliers de kilomètres des lieux, dans un splendide appartement londonien, protégé des bruits de la circulation, puis sur place sous un soleil de plomb. Et quand ils inscrivirent leurs noms sur le contrat, sous l'imposant lion des sceaux de la république de l'Inde, deux années d'efforts acharnés s'étaient écoulées.

Derrière les *Clinton Lines*, à cinq cents mètres en amont sur des terres plus élevées, dans une clairière gagnée sur la jungle, on avait établi les quartiers des ouvriers britanniques. Les entrepreneurs indiens les avaient également bâtis selon le cahier des charges, lui aussi britannique : des petits cubes réguliers de quatre pièces, pouvant loger de quatre à six hommes, selon leur caractère et leur ancienneté. Clinton en avait approuvé les maquettes de longue date, là-bas à Londres, avant même que le contrat leur soit octroyé ; mais quand il se retrouva pile en face de cette colonie, il éprouva un sentiment confus, comme si un petit bout d'Angleterre était venu s'égarer sur un sol où il n'avait pas sa place, comme si une portion de lotissement anglais, en version réduite et passée à la chaux, était venue se loger de façon improbable dans ce coin perdu au détour d'un méandre de rivière indienne.

Les hommes y vivaient alors depuis un petit moment déjà, ils avaient eu le temps d'apporter leurs manières anglaises avec eux dans la jungle. Lors de ses premières visites avec Jackson, leur chef de chantier, Clinton mesura le plaisir que cette scène ordonnée lui procurait : les

petites parcelles carrées de jeunes jardins, les allées gravillonnées, les pierres passées à la chaux qui marquaient les limites des propriétés et en confirmaient la légitimité. Il dit tout cela et Jackson, à sa façon, fit écho à son point de vue en marquant son approbation d'un grand coup de son énorme poing bronzé : c'était bien comme chez soi, loin de chez soi.

Mais cela, c'était dans la journée. Ni l'un ni l'autre n'évoqua la nuit. Ils laissaient leurs pensées leur traverser l'esprit, incapables d'en contrôler la sauvagerie soudaine, et les étouffaient au seuil de la parole.

La nuit, c'était différent. La jungle revenait à pas feutrés, tout près, dans l'ombre des arbres gigantesques abattus le long de cette ligne où la clairière devenait broussaille, pour s'épaissir en avançant. Les hommes ne tenaient plus en place, écoutaient le jappement des chacals ou les sons furtifs et étouffés des cerfs effrayés, et ils sortaient sur leurs jambes flageolantes pour s'entasser à la cantine, au cinéma ou au bar digne d'un bidonville ; là, au milieu du bruit et de l'air bleu et dense familiers, avec pour finir l'alcool, ils retrouvaient une illusion d'Angleterre.

Il n'y avait pas non plus de femmes ici. Ce n'était pas un endroit pour les femmes. On avait promis aux hommes une permission pour rentrer chez eux, tous frais payés, à la fin de chaque période de deux ans, et pendant le reste du temps ils se débrouilleraient tout seuls. Le week-end, Clinton les voyait descendre la colline en faisant du raffut, entassés comme des sardines dans des camions réquisitionnés aux entrepreneurs. Il n'avait pas idée de leur destination ; il s'en fichait tant que le calendrier de travail était respecté.

Il avait encore moins idée du lieu où ses ouvriers indiens allaient. Il les voyait pendant leurs jours de repos s'éloigner le long des étroits sentiers qui s'enfonçaient dans la

jungle, et pour autant qu'il pût en juger, le monde sauvage les engloutissait. Il ne savait jamais quand ils revenaient, ou tout simplement s'ils revenaient, ou bien si l'efficace organisation de recrutement de Mackendrick remplaçait une vague humaine par une autre, tout aussi sombre. À ses yeux, ils se ressemblaient tous. Une ou deux fois, curieux d'explorer une voie d'accès alternative, il avait tenté de les suivre et il avait été arrêté par l'insondable mur de visages qui s'étaient retournés vers lui. Par quoi étaient-ils animés? Qu'y avait-il derrière ces yeux noirs et sans fond? Il ne pouvait pas leur demander, il n'y avait tout simplement aucune communication.

Helen, sa femme, ne ressentait pas de tels blocages. Était-ce dû au fait qu'elle avait la moitié de son âge? Quand il lui posa la question, elle rit. «Cela n'a rien à voir avec l'âge. Pour moi, ce sont juste des êtres humains, c'est tout.» Il fronça les sourcils face à cette déclaration ambiguë, et elle ajouta très sérieusement pour essayer d'aider: «Il ne faut pas s'arrêter à la couleur de leur peau, chéri. C'est une sorte d'obstacle à surmonter, mais il faut y arriver.»

Clinton soupçonnait qu'elle-même n'avait pas eu d'obstacles à franchir, et il finit par le lui faire admettre. «Je présume que ça a quelque chose à voir avec le fait d'être née en Inde dans ma vie antérieure», dit-elle d'un ton détaché, et elle détourna la conversation avant que le malaise qui s'accrochait à ses questions puisse se concrétiser en ressentiment.

Ce n'était pas un endroit pour Helen non plus, pensait souvent Clinton. Mais la perspective d'être séparé d'elle pour une année entière, eux qui étaient jeunes mariés, était tellement sinistre qu'il était ravi qu'elle lui ait forcé la main. Elle l'aimait, elle voulait être avec lui: c'était aussi simple que cela. En découvrant le monde sauvage dans lequel il allait l'emmener, il n'avait pas été enchanté; mais il se

consolait en se disant qu'une civilisation comme celle que l'Inde pouvait offrir n'était pas si loin que ça. Pour pouvoir l'atteindre aussi instantanément que possible il importa une Ferrari 500, passant à travers la masse rébarbative des restrictions à l'importation comme un laser impitoyable, jusqu'à ce que l'engin rutilant se trouve sur le quai de Madras, à attendre que Mackendrick finisse de construire sa route.

Mackendrick avait construit la route, le pont, les bungalows aussi, mais il avait choisi le site, de l'autre côté de la rivière, à hauteur des *Clinton Lines* et du lotissement, bien loin de Babel, en un lieu où lui-même et ses cadres pourraient vivre en paix. « Des maisons de ville dans un environnement boisé », dit Mackendrick avec une grandiloquence sardonique quand la construction fut achevée, alors Clinton rit et approuva. Seule la destruction totale, ni plus ni moins, aurait pu faire naître un bosquet de cette jungle, mais on avait fait du mieux possible : les arbres élagués et entretenus, les broussailles envahissantes et luxuriantes brûlées au ras du sol, les bungalows répartis avec soin de façon qu'aucun ne donne sur un voisin. Comme le faisait remarquer Mackendrick : « Avec tout cet espace à notre disposition, inutile de vivre les uns sur les autres. »

Le bungalow de Clinton, à l'exception d'une véranda vitrée ajoutée à la suggestion d'Helen, n'était pas différent des autres. Il y en avait vingt dans le projet pilote au début de cette première année, destinés à ses collaborateurs clés : Bob Rawlings, l'ingénieur en chef, Henderson, le spécialiste des turbines, ainsi que l'équipe dirigée par Lefevre, en charge des études géotechniques, Todd, le magicien de l'électricité, Galbraith, le directeur technique et sa troupe d'assistants, et bien sûr Mackendrick, qui avait vécu sous la tente et qui, chose inhabituelle pour lui, fit un feu de joie de cette toile élimée et dansa sans aucune

retenue sur les cendres le jour où il prit ses quartiers dans son bungalow.

Après cela, ils attendirent pour voir si les bungalows allaient s'écrouler, comme le racontait Mackendrick en plaisantant à moitié. Remarque qui ne manqua pas d'atteindre les oreilles sensibles de Subramaniam, l'entrepreneur efficace et consciencieux qui les avait construits. De ce fait, il déchira le nouveau contrat qu'on lui avait envoyé pour signature et partit, se déclarant, sans détours, peu amusé par les blagues des Britanniques et déterminé à ne plus jamais avoir affaire à eux à compter de ce jour, quelles que soient les conditions. Or, l'essentiel des bâtiments était en grande partie achevé, à l'exception capitale de leur cantine ; sans compter qu'il y avait désormais suffisamment de personnel britannique disponible pour combler des interruptions accidentelles dans la construction.

Ce qu'avait édifié Subramaniam ne s'était pas effondré, pas plus que le second lot de cinquante bâtiments construits par l'entreprise remplaçante ; mais ces derniers étaient de qualité très nettement inférieure.

« Mon Dieu ! Ces Indiens ! » s'était exclamé un Mackendrick plein de désespoir et d'amertume. Honteux de ses critiques passées, injustement sévères, et désireux de se racheter, il avait délibérément relâché sa vigilance, et ces bâtiments chancelants lui semblaient être une piètre récompense pour son humanité.

« Coup dur pour le vieux Mack », commenta Rawlings, qui n'avait cessé de clamer que les Indiens ne valaient rien dans ce domaine et qui était heureux de voir son opinion confirmée. Lui non plus n'était pas concerné, car son ancienneté lui octroyait le droit d'occuper l'un des bungalows de Subramaniam qui, à tous égards, étaient de construction solide et extrêmement confortables à vivre.

Bailey, Bond, Rankin, Crane, Kershaw, Riley, Richards, Manson, Norris, Shaw – les autres cadres, plus jeunes et avec moins d’ancienneté – étaient logés dans le deuxième lot de cinquante bungalows dont pas un seul n’était exempt de défauts. Les murs se boursouflaient, les toits fuyaient, les portes se gauchissaient et grinçaient dans leurs bâtis. Bailey, qu’on entendait le plus et qui se plaignait amèrement des moisissures qui se développaient sur les murs humides et même sur ses bottes entre le moment où il les enlevait le soir et celui où il les remettait le matin, fut aussi le premier à admettre qu’il avait connu la même chose, voire pire, chez lui. Ils ne suivirent pas tous son exemple, mais certains visages se firent pensifs et le déluge de récriminations diminua. Après tout, assuraient-ils, ils n’étaient là que pour une durée limitée, n’amputant de leurs vies qu’une courte période : schlack, schlack. Ils pouvaient supporter ça.

Plus tard, arrivèrent les épouses : celles des responsables, pas du personnel. Pas beaucoup : seulement les quelques-unes qui avaient réussi à résoudre leurs difficultés familiales ou qui étaient encore libres : sans enfants, ni problèmes à prendre en compte. Clinton était heureux pour Helen. Il pensait que ça lui ferait de la compagnie, car il n’avait jamais été pleinement satisfait de l’avoir amenée dans cette ville primitive de pionniers qu’ils étaient tant bien que mal en train de faire sortir de la jungle. Mais Helen, remarqua-t-il, n’avait pas l’air d’avoir besoin de compagnie : elle ne la recherchait ni ne l’évitait, mais après avoir fait un minimum de courbettes en vue d’établir de bons rapports de voisinage, elle montra un net penchant pour les promenades solitaires, absorbée par un émerveillement avec lequel il se sentait des affinités, y retrouvant une copie du sien. Le fondement de cet émerveillement lui échappait cependant. Il avait son travail, mais elle, qu’avait-elle ? Par curiosité, plus que par intérêt, il en vint à lui demander :

«Je t'ai toi, lui répondit-elle, son corps nu et frais sous les draps, allongé auprès du sien.

— Mais pendant la journée, quand tu ne peux pas m'avoir?

— C'est affreux alors.

— Je t'ai observée. Ce n'est pas ce que je veux dire.

— C'est quoi donc?

— J'aimerais le savoir.

— Il y a tellement de choses», dit-elle.

Elle était à moitié endormie. Il la secoua, sans se soucier de savoir si elle voulait ou non se réveiller.

«Quel genre de choses?

— Oh... des gens... toutes sortes de choses.

— Des hommes?

— Chéri, non.» Il avait fini par capter son attention.

«Il n'y a aucun homme.

— L'endroit en grouille, il y en a partout. Tout compte fait, trop de connards.

— Alors, tu n'as pas de raison de t'inquiéter, non?»

Ils s'endormirent en riant, aussi près l'un de l'autre que s'ils n'étaient qu'un.

Ils étaient ensemble depuis un mois, après une longue séparation.

Au cours de la longue période initiale, les plans du barrage avaient fait la navette entre Londres et Delhi ; leur élaboration et le financement avaient été scrupuleusement examinés et modifiés à chaque étape. Clinton voyageait avec eux, et grâce à une volonté de fer, il gagna sa liberté d'exécution en ne manifestant pas son intolérance lorsque se présentèrent des obstacles. C'était un bâtisseur ; c'était son domaine ; avec une imperturbable opiniâtreté, il emporta l'affaire, l'arrachant des mains des autorités centrales qui, finalement, ne furent pas fâchées de le voir partir. Il y avait des problèmes plus immédiats que l'exécution d'un projet à des milliers de kilomètres de là, confronté à des difficultés de climat et de terrain que, soupçonnaient-ils, les plans préliminaires n'avaient que partiellement pris en compte.

Clinton ne savait pas, lui non plus, au-devant de quoi il allait. Il se donna beaucoup de peine pour le découvrir.

À l'aide des rapports collationnés par Henderson, Mackendrick, Rawlings, Lefevre et Galbraith, grâce aux efforts combinés de leurs équipes, émergèrent et furent finalisés les plans de construction. Une année pour le canal

de dérivation afin de détourner le cours de la rivière. Une année simultanée pour les batardeaux conçus pour contenir son flux. Deux années pour que le barrage principal soit édifié entre les caissons.

Le calendrier fut calculé avec précision, l'agenda de construction méticuleusement échelonné pour permettre de bâtir le maximum entre la fin de la mousson du sud-ouest et la reprise estivale du cycle. Quand le programme fut établi, le contrat scellé, les plans finalisés, les responsables indiens soulevèrent des objections. Pas au niveau de Delhi, mais plus tard, sur les lieux, tandis qu'ils attendaient que les pluies cessent pour pouvoir attaquer les travaux.

« Ils veulent vous parler, annonça Mackendrick, les nouveaux. J'ai bien essayé, mais ils ne veulent pas de moi. Apparemment, c'est Dieu ou rien. »

Clinton regarda par la fenêtre de sa petite cabane de chantier métallique à côté de l'aire de béton où les excavatrices étaient regroupées comme l'avant-garde d'une armée.

« Suis-je Dieu ? demanda-t-il.

— Vous l'êtes devenu puisque, voyez-vous, tout cela est tributaire de la météo », répondit sèchement Mackendrick.

Les « nouveaux » de Mackendrick étaient ce groupe d'ingénieurs autochtones détachés auprès de la société de construction, que le gouvernement avait récupérés et envoyés d'urgence sur le chantier pour remplir in extremis ses obligations contractuelles. À ce moment-là, Mackendrick avait pratiquement perdu tout espoir de les voir venir. Leur accueil n'avait pas été délibérément froid, cependant il y avait des imperfections et des carences, notamment en matière d'hébergement, et elles avaient provoqué une succession de murmures de mécontentement dans leurs

rangs. Si Clinton avait entendu, il ne le montra pas, rien ne transparaisait sur son visage ; il y avait d'autres personnes dont le boulot était de s'occuper des récriminations et des réclamations. Il gardait ses avis pour lui, préservant sa neutralité par le silence.

Leur dernière trouvaille, c'étaient les intempéries, soit parce qu'ils étaient à court de griefs, soit parce que l'affaire était sérieuse, soit pour quelque autre raison qui n'avait pas encore fait surface. Avec sérénité, Clinton évalua les risques dans sa tête, mais en fin de compte, ce furent des considérations autres que l'importance qu'il accordait au point de vue des cadres détachés qui l'amènèrent à convoquer une réunion.

Ce soir-là, dans le calme de la cantine, il les écouta jusqu'au bout.

Mackendrick et Rawlings étaient assis à ses côtés, lorsque Krishnan, le chef de la délégation indienne, se leva pour parler.

Le programme de construction, selon leur avis unanime, devait être modifié. Le calendrier était trop serré. La marge de manœuvre accordée aux risques naturels était tout à fait insuffisante. On avait tenu compte des moussons du sud-ouest, mais pas de celles du nord-est qui les suivaient. Les cyclones, comme le savait tout Indien, pouvaient chambouler ce type de planification britannique impérieuse. La question des éruptions solaires n'avait même pas été évoquée. Et les problèmes de main-d'œuvre étaient endémiques. N'importe lequel de ces facteurs pouvait perturber un calendrier aussi rigide que celui-là. Il devait être revu et une nouvelle date d'achèvement des travaux devait être

fixée maintenant, avant qu'une série de retards et de contre-temps ne gâchent toute cette entreprise.

« Il n'y a pas que le retard à prendre en compte dans l'achèvement de ce barrage. » La voix de Krishnan se fit plus forte, la peau de ses pommettes saillantes était tendue et avait perdu sa teinte cireuse. « La réputation et le prestige du gouvernement sont également en jeu. »

Mackendrick porta sur l'Indien comme un regard de solidarité. D'une certaine façon, il comprenait mieux qu'aucun des Anglais les palpitations de jalousie et de fierté qu'une nation pauvre pouvait ressentir et transmettre à ses ressortissants : la fierté d'une civilisation ancienne à la traîne dans la course à la modernité, qu'on traite d'« archaïque » partout, sauf en face, et de « sous-développée » lors des rencontres diplomatiques – un euphémisme marquant le désir de ne pas offenser, mais de conception douteuse et quelque peu humiliante. Pas étonnant que Krishnan se sente concerné, pensa Mackendrick. À sa place, il aurait réagi de la même façon, toujours sur des charbons ardents à l'idée que le calendrier ne puisse être tenu et que son pays soit désigné comme une nation incapable de construire un barrage dans les temps. Or il faut dire que les Hindous étaient susceptibles : ils saignaient dès qu'on les touchait, avant même qu'on ait enfoncé l'aiguille. Non pas que lui-même ait jamais éprouvé le besoin de les blesser : voir les autres souffrir ainsi le rendait pleinement conscient de ses propres terminaisons nerveuses.

Les pensées de Rawlings suivirent un autre cheminement. Il écouta l'anglais animé, légèrement chantant, de Krishnan avec un étonnement grandissant, s'émerveillant qu'un ingénieur qualifié aille s'imaginer qu'à cette étape des modifications massives pourraient être apportées à un projet de construction minutieusement planifié, aux imbrications complexes. Mais, pensa-t-il, les Indiens sont du

genre à s'emballer, caractéristique qui réduit le comportement rationnel. Quelque part aussi circulait encore, depuis plus de quinze ans, la vague impression que l'indépendance nourrissait des racines fragiles qui parviendraient au stade du plein épanouissement en établissant une planification grandiose et peu réaliste, comme on pouvait l'observer actuellement dans des territoires, libres de fraîche date, du Kenya à l'Ouganda. Il l'avait déjà constaté de ses propres yeux, ou entendu dire par ceux qui en avaient été témoins. Bien qu'il faille se montrer prudent, évidemment, en cette période, et ne pas claironner sur les toits ce qu'on pensait.

Clinton eut seulement l'impression d'avoir déjà entendu tout cela. Mais c'était à Delhi – Delhi qui, comparativement, était hyper-protégée et climatisée. C'était tellement pire ici, enfermé dans une cabane métallique où l'on étouffait, en compagnie d'une foule d'hommes braillards et inexpérimentés. On surprenait des hordes d'insectes bourdonnant comme des satellites autour des lampes à pétrole ; il y avait bien des moustiquaires aux fenêtres pour les arrêter, mais ils réussissaient à s'infiltrer, tels des espions déterminés. Il y avait aussi l'air conditionné, mais il était tombé en panne. Le poste électrique, où les transformateurs réduisaient le voltage délivré par des centrales hydroélectriques situées plus en amont, était devenu capricieux, alternant pannes et sursauts d'efficacité. Il avait eu l'intention de demander le remplacement de l'ingénieur responsable, mais ça lui était sorti de l'esprit. Clinton le nota dans sa mémoire sans détourner un instant son attention de Krishnan. Cyclones, moussons, prestige du gouvernement. Qu'est-ce qu'on en avait à faire ? Sans pour autant laisser le moins du monde paraître ce qu'il pensait. Son propre prestige à lui était ce qui le préoccupait : il avait le sentiment que c'était une affaire personnelle, une chose importante qu'il entretenait et chérissait au fond de son cœur, ce désir

de décrocher la lune et d'y parvenir afin d'être fidèle aux serments qu'il s'était faits.

Néanmoins, il écouta Krishnan sans l'interrompre.

Krishnan, conscient que, pendant tout ce temps, il s'adressait à ce visage neutre et serein qui n'était qu'en partie tourné vers lui, ne croyait même pas que Clinton l'écoutait. Il nous chasse d'un revers de la main, comme des mouches, pensa-t-il, blessé et insulté comme s'il avait des échardes sous la peau ; il nous méprise parce qu'ils sont experts et que nous ne sommes que débutants. Débutants, se répéta-t-il amer, interdits d'accès au savoir et au pouvoir comme s'il s'agissait des secrets d'une corporation professionnelle ; et le souvenir de ces années où ils avaient été négligés gisait enfoui dans les couches accusatrices de son cerveau. Mais tout cela est fini à présent, se dit-il. Notre heure va bientôt arriver. Le jour où ils vont nous écouter.

Même s'ils ne nous écoutent pas maintenant, comme celui-là.

Il avait tort, car Clinton écoutait. Il écoutait toujours, ce qu'il se réservait pour lui-même, c'était la décision finale.

Ensuite ils disséquèrent la matière du débat dans le bungalow de Rawlings et ce dernier ronchonna à propos de Krishnan.

« On aurait pu penser qu'il savait, rouspétait-il, sur un ton plein d'aigreur, il doit bien être au courant, on l'a déjà passé en revue une centaine de fois. Mais non, il a ce côté tordu qu'ils ont tous : il croit connaître son pays mieux que quiconque, ce qui devrait parfaitement être le cas, mais ça ne l'est pas. Alors, il nous sort ceci et puis cela, et il s' imagine qu'on va se ranger derrière eux ; et qu'est-ce qu'il croit qu'on construit ? une étable ? »

Mackendrick écoutait, compatissant, mais quelque peu amusé. Les sorties de Rawlings lui plaisaient, peut-être parce que leurs tempéraments étaient diamétralement opposés. *Molaga thanni sahib*, « *Sahib* Soupe-aux-épices », voilà comment le surnommaient les ouvriers. Comment l'appelaient-ils, lui ? Il se le demandait parfois : « *Sahib* Chiffe-molle » ? Cela restait à découvrir et il savait que ça n'arriverait jamais sauf si le surnom était flatteur. La courtoisie était naturelle ici parmi les ouvriers locaux.

«D'accord, les climats tropicaux connaissent effectivement des extrêmes, continua à grommeler Rawlings. C'est impossible à prévoir, et on ne peut pas se le permettre: personne ne le peut. On calcule les moyennes et on s'y tient, c'est ce qu'on peut faire de mieux. Bien sûr, on peut se tromper dans les calculs. Et alors? Un fou lâche une bombe nucléaire en plein sur le chantier demain: quel type de calcul peut-on élaborer pour parer à une chose pareille?

— Il faut que vous disiez tout ça à Krishnan, sourit Clinton. C'est lui qu'il faut convaincre.

— Cet imbécile, vous croyez qu'il écouterait? Il faut lui rabattre son caquet.»

Cependant, rabattre un caquet ne trouvait pas de place dans les pensées de Clinton. Il envoya quelqu'un à son quartier général, où les étagères de son bureau croulaient sous les notes et les directives; et bientôt les chiffres qu'il voulait (les extraits des rapports établis des mois plus tôt, avant qu'ils déménagent la direction de l'entreprise dans les collines) furent sur la table devant lui, dactylographiés en interlignes très serrés sur des feuilles de papier blanc épais et rigoureusement mis en page.

Quand il les eut entre les mains, Clinton fut prêt pour affronter Krishnan.

Krishnan vit l'abondance des notes sur la table de Clinton et non sans un certain abattement, il admira les masses d'énergie qui les avaient produites. Il savait avant même qu'ils ne commencent qu'il allait être désavoué, pas de manière tyrannique, mais avec logique et un raisonnement convaincant. Alors il pensa, bon, pourquoi pas, si c'est la chose à faire? On est dans le même bateau, non? Et Clinton, croisant ces yeux noirs interrogateurs, sut pour une fois ce qu'il y avait derrière et se dit, incrédule, pourquoi donc nous affrontons-nous? Nous travaillons au

même projet et nous devrions travailler ensemble, il le sait tout aussi bien que moi. Mais le moment de grâce passa. Clinton détourna les yeux et, prévenu par la colère sous-jacente qui existait entre eux, il se dit que la chose pour laquelle ils se battaient, outre ce qu'ils avaient laissé apparaître en surface, était d'une évidence élémentaire : il s'agissait d'une lutte subtile et sans merci pour la domination des hommes que Krishnan dirigeait actuellement et que Clinton voulait derrière lui.

Il tripota ses papiers et commença.

C'est vrai qu'il y avait des cyclones, mais ils n'étaient pas fréquents : au cours du dernier siècle, d'après les données communiquées par le service météorologique de l'État, il n'y en avait eu que quatre de l'ampleur d'un cataclysme. De plus, les cyclones, quelle que soit leur intensité, avaient tendance à coïncider avec la mousson du sud-ouest ; on en connaissait le nombre et on les anticipait. Les années où se sont produites de telles coïncidences étaient...

Mackendrick gémit et eut envie de prendre sa tête dans ses mains. Les statistiques, remontant à plus d'un siècle, étaient en possession de Clinton, dans les pages de l'épais classeur qu'il tenait. Il essaya de se caler plus confortablement en faisant grincer sa chaise de toile, sachant que rien ne pourrait empêcher Clinton de toutes les passer en revue si nécessaire : en tout cas pas l'épuisement.

C'était vrai, poursuivit Clinton d'une voix égale, qu'ils n'avaient pas envisagé ou prévu une quelconque interruption de travail en raison de la mousson du nord-est : c'est que les pluies qu'elle apportait n'étaient jamais torrentielles. Il avait comme preuve les relevés de trois cents stations pluviométriques. Il les citerait, station par station et année par année, en remontant jusqu'au tournant du siècle...

Mackendrick perçut la vague d'agitation que cette période soulevait dans l'auditoire, semblable au mouvement de recul de l'huître sous la goutte de jus de citron, et il en fut un peu navré, pour eux comme pour lui-même. Pauvres bougres, pensa-t-il, aveuglés par des chiffres qu'ils n'avaient jamais pu voir avant: ça leur avait pris tout leur temps, le sien, celui de Clinton, de Rawlings et du ministre – un temps on ne peut plus précieux – pour récupérer les informations voulues dans les archives poussiéreuses de tel ou tel service, chacun plus réticent que le précédent.

Les problèmes de main-d'œuvre étaient sans doute endémiques. (Clinton énumérait les points les uns après les autres, Mackendrick estima que ça allait être une victoire facile; jamais plus on ne reviendra là-dessus.) Il était convaincu que, dans le cadre de ce projet, la fierté indienne saurait surmonter de tels problèmes; eux-mêmes n'en étaient-ils pas tout aussi convaincus? Sinon, ils n'auraient jamais dû s'y associer. Quant à l'augmentation des chutes de pluie en relation avec l'intensité minimale de l'activité solaire, il était prêt à tenter sa chance. L'étaient-ils aussi ou non? Sinon, ils n'auraient jamais dû venir jusqu'ici, parce que tous les projets comme ceux-ci, toujours et partout, avaient besoin d'un peu de chance pour aboutir. Il le concéda. Et eux? oui ou non?

Krishnan écouta le rapide feu de questions et de déclarations avec un respect croissant mais boudeur. L'art d'embobiner les hommes, pensa-t-il, et d'une certaine façon, il les méprisait tous, lui le premier, de s'être laissé entortiller.

De ce fait, le climat de connivence était trop général pour qu'il se méprenne.

Ils avaient été persuadés de rejeter leurs propres conclusions, éblouis au point d'accepter des évaluations statistiques dont ils n'étaient pas les auteurs, et trompés

par autre chose aussi. Krishnan y voyait, avec raison, de l'arrogance, que cet Anglais, dur et très habile, avait su tempérer en avouant publiquement reconnaître les caprices du hasard, tout comme les Indiens le faisaient entre eux; là où Clinton parlait de chance, eux auraient invoqué la volonté divine.

Clinton se moquait de ce qu'ils pensaient, mais il voulait avoir derrière lui leur force, sans laquelle, il le savait, il ne lui restait plus qu'à faire ses valises. Dépendre d'une équipe inexpérimentée l'agaçait, sans parler de l'obligation de travailler avec ce qu'il appelait en privé un consortium international: mais des clauses précises du contrat spécifiaient que des techniciens indiens devaient être recrutés, limitant au strict minimum l'importation des siens. Clinton avait accepté ces conditions parce qu'il n'avait pas réussi à les faire supprimer; en conséquence, il était déterminé à ne pas se laisser étrangler. Là où il aurait fait preuve d'autorité avec ses propres hommes, qui le connaissaient, ici il était prêt à susciter, en les amadouant, la confiance nécessaire à son objectif.

Parmi eux tous, seul Bashiam adhérait à ses réserves. Il n'était pas issu, comme les autres, d'instituts d'enseignement technique dont on encourageait l'implantation partout dans le pays. Il était né dans ces collines, avait reçu la formation artisanale traditionnelle d'abattage des arbres jusqu'à ce qu'on commence la construction de la centrale hydroélectrique plus en amont de la rivière, ce qui avait eu pour effet de déraciner sa famille, tout son village en fait. Bashiam, revenu là par pure curiosité, y resta, fasciné par le fonctionnement d'étranges et puissantes turbines. Un contremaître perspicace lui avait donné un emploi, et à cette occasion il avait appris à connaître l'électricité et les machines, à construire, réparer et démonter, fusionnant

ainsi son nouveau savoir avec l'ancien, cette connaissance en partie héritée de la forêt, de la rivière et des saisons dans ces collines. C'était cette science ancestrale qui le bloquait, qui l'empêchait de suivre la voie des autres. Ils établissaient leurs plans, séduits par les statistiques : mais il avait vu ce qu'un cyclone pouvait faire, avait tremblé devant les tempêtes qui balayaient les collines avant de se déchaîner dans les vallées, il savait qu'une mousson exceptionnelle pouvait, en une nuit, réduire en bouillie la réalisation la plus soigneusement élaborée. Ce n'était pas facile pour lui d'évacuer ses craintes, bien que sa dernière formation lui eût fait admettre qu'il était essentiel de planifier, malgré tout...

Clinton nota le silence du jeune homme avec une pointe familière d'irritation. Bashiam lui paraissait rongé par les peurs, sous l'emprise des esprits de la forêt et de la pluie comme les tribus des collines dont il était fondamentalement encore très proche. Même les autres Indiens le tenaient à l'écart, un étranger parmi eux, ils l'appelaient *jungly wallah* comme lui avait pris l'habitude de le faire. *Jungly wallah*: homme de la jungle. Un primitif qui venait tout juste de descendre des arbres. Les Anglais tout comme les Hindous regardaient leurs beaux nez aryens et méprisaient en secret l'aborigène.

Un instant ce jour-là, Clinton se demanda s'il ne devrait pas s'interrompre et laisser l'homme s'exprimer, mais il chassa cette pensée. Aucun projet moderne ne peut avancer si l'on doit d'abord dissiper toutes les angoisses tribales ; il ne se sentait pas davantage disposé à se fatiguer pour convaincre une minorité d'une personne.

Nul ne l'entendit tenir de tels propos ; d'ailleurs il ne les tint pas, mais en écoutant cette voix calme donner une nouvelle fois le détail de chaque minutieuse phase du

programme de construction, Bashiam comprit ce que Clinton voulait lui faire entendre: qu'il avait sa place et Clinton la sienne, et que sa position n'était pas seulement tout en bas de l'échelle du pouvoir, mais que la démesure et l'exigence avec lesquelles fonctionnent les choses de nos jours le réduisaient à l'insignifiance.

Trouver en rentrant une épouse à la maison était encore pour Clinton une nouveauté lui procurant un plaisir que la routine d'innombrables retours n'avait pas pu diminuer. Il ne passait pas la journée dans l'attente de ce moment : lorsqu'il était sur le chantier, Helen n'entrait pratiquement jamais dans ses pensées, mais en chemin, lorsqu'il traversait la passerelle sur la rivière et suivait le sentier récemment dégagé pour aller au bungalow, cette perspective déferlait en chaudes vagues sur son esprit et son corps.

Helen n'éprouvait pas non plus une grande passion pour la routine, c'était une des nombreuses choses que Clinton trouvait admirables chez son épouse. Le matin, elle n'agitait pas machinalement la main depuis le seuil de la porte en guise d'au revoir, ni ne l'accueillait le soir avec une bise – attentions qui lui avaient toujours parues exaspérantes chez les autres durant ses longues années de célibat. Elle ne manifestait pas non plus un intérêt empressé pour le travail de son mari : s'étant mariée plus tard que la plupart des femmes, son regard détaché s'était formé en observant les habitudes au sein des couples amis ; elle en tira sa propre petite analyse caustique des attitudes conjugales,

qu'elle garda pour elle par délicatesse. Clinton était bien conscient qu'elle cultivait ses propres centres d'intérêt et, soupçonnant qu'ils l'ennuieraient, il ne chercha pas à savoir. Il s'ensuivit qu'il ignorait où ils se situaient.

Comme sa main-d'œuvre indienne, il la voyait s'enfoncer dans ce que Rawlings, marqué par les charmes africains, persistait à nommer la « brousse ». Une ou deux fois, il lui avait demandé, non sans indifférence, où elle allait, et elle, avec un égal détachement, avait répondu avoir été voir quelques-uns de ces villages disséminés le long de la rivière. Au cours de leur recherche d'un site pour le barrage, ces enclaves l'avaient frappé par leur misère extrême, tout à fait primitive et barbare, et il fut soulagé qu'Helen lui épargne de parfaire sa connaissance. Il l'avisa de ne pas boire leur eau polluée, lui rappela qu'ils étaient dans une région infestée de tigres mais cela mis à part, il ne voyait aucun danger, en tout cas pas chez les membres de la tribu que Rawlings citait, les yeux remplis de ses extraordinaires peurs d'homme bourru. Les hommes civilisés étaient une autre affaire. Il l'avait questionnée, sa jalousie s'enflammant soudain, dès le tout début; elle avait ri et désamorcé ses craintes.

Non chéri, il n'y a pas d'homme.

Il savait que c'était la vérité et sentait dans ses os que si jamais elle lui mentait, il le saurait.

Helen s'entendait bien avec les membres de la tribu. Il les avait vus, par groupes, autour d'elle dans leur enceinte, ou l'accompagnant si elle rentrait de ses promenades après le coucher du soleil. Mais il faut dire qu'Helen s'entendait bien avec presque tout le monde, même les autres épouses qu'elle ne suivait jamais dans leurs expéditions en bas de la colline pour faire un saut au club ou quelques courses. De temps à autre, quand il voulait qu'elle soit là et que ce n'était pas le cas, il souhaitait qu'elle leur ressemble